

1



SACCAGES EN SÉRIE

Comme tous les matins, à six heures précises, Mme Leroi s'appêtait à ouvrir sa boulangerie-pâtisserie. Tout en frottant ses yeux encore ensommeillés, elle fit tourner la clé dans la serrure. Elle entra, bâilla un bon coup et repoussa la porte derrière elle. Au bruit que fit celle-ci en claquant, elle sursauta, puis sourit de son effroi. Elle tâtonna pour trouver le bouton de l'interrupteur et appuya : la lumière éclaira la boutique. Mme Leroi, horrifiée, fit un bond en arrière et se colla contre la porte...

Son magasin avait été sauvagement saccagé. Les vitres étaient brisées et il n'y avait plus un

seul gâteau sur les plateaux où elle les avait déposés la veille au soir. Le sol était couvert de débris de verre, de brioches écrasées, maculé de crème pâtissière, affreusement souillé de mousse au chocolat.

Sur cette immonde marmelade, Mme Leroi, terrifiée, distingua très nettement des empreintes... Elle hurla.

En entendant son cri, M. Pierrot, le propriétaire du café d'en face, se précipita à son secours. Arrivé sur le seuil de la boutique, il reçut dans ses bras Mme Leroi évanouie, mais la lâcha aussitôt : il avait vu les empreintes.

À la même heure on entendit des cris d'épouvante rue de la République, puis place Du Breuil, et enfin au coin de la rue Collet et de l'avenue Pernaut, c'est-à-dire dans trois autres pâtisseries.

Le commissaire Nullos, prévenu immédiatement, se rendit sur les lieux avec ses hommes. Après un examen approfondi des empreintes laissées dans les quatre boutiques, il n'y eut plus aucun doute possible : durant la nuit, un tigre

s'était promené dans la ville et avait dévalisé des pâtisseries...

Le commissaire, avec une logique implacable, raisonna rapidement : la ville étant située dans une zone civilisée et non en pleine jungle, le tigre appartenait donc au zoo le plus proche. Évidemment, le fauve aurait dû s'attaquer à de la viande plutôt qu'à des gâteaux, mais Nullos laissa de côté cet aspect du problème. Après tout, il avait vu bien d'autres choses biscornues au cours de ses enquêtes. Il interrogea le directeur du zoo, mais celui-ci fut catégorique :

— Commissaire, affirma-t-il, je suis persuadé qu'aucun de mes félins n'a pu s'échapper cette nuit. Ils répondent tous présents à l'appel du matin.

Le commissaire n'avait guère confiance. Il fit installer des portes blindées sur les cages des tigres, mobilisa toutes ses brigades aux diverses entrées du zoo et, pour sa part, passa une nuit bien tranquille, croyant le dossier classé.

Mais le lendemain, le standard téléphonique du commissariat faillit exploser : six autres pâtisseries avaient été assaillies pendant la nuit. On y avait retrouvé les mêmes empreintes que la veille.

Les bataillons Nullos, armés jusqu'aux dents, quadrillèrent la ville entière mais, durant toute la journée, on ne trouva pas la moindre trace du tigre. Vers vingt heures, à la tombée de la nuit, les pigeons, qui de coutume se massaient sur la Grand-Place pour picorer les graines que leur jetait quelque vieille dame solitaire, s'envolèrent tous sans manger. Les oiseaux en cage se blottirent, effarouchés, contre les barreaux de leur geôle, le plumage hérissé, tandis que les

perroquets répétaient sans trêve : « J'ai la pét... pét... pétoche ! J'ai la pétoooche ! »

Tout laissait croire que, durant cette troisième nuit, le tigre sortirait à nouveau de sa tanière...